PAUL ROUX

Le secret enfoui

FRISSONS[MD]

DE POCHE

PAUL ROUX

Le secret enfoui

À ma première lectrice et source d'inspiration, ma fille Angélique.

À ma seconde première lectrice et source d'inspiration, ma compagne Caroline.
P.R.

FRISSONS MD
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

1

La disparition

Le mois d'octobre s'achève et je suis inquiet. Mon chat a disparu. Il se fait vieux. Il a 15 ans, comme moi.

J'ai beau l'appeler et parcourir notre grand jardin et les rues avoisinantes, l'animal reste introuvable. Ça fait une semaine qu'il est parti.

Au début, je ne me suis pas inquiété, car il lui arrive parfois de passer une ou deux nuits à l'extérieur tant qu'il n'y a pas de neige. Mais il ne s'est jamais absenté aussi longtemps. J'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose de grave.

Je l'ai vu pour la dernière fois dimanche soir, vers 21 h. Il miaulait avec insistance pour qu'on lui ouvre la porte. Il s'est glissé dehors, en boitillant.

Il a descendu les quatre marches du perron avec difficulté, puis il a traversé la rue pour disparaître dans l'obscurité, entre les maisons des voisins d'en face.

La pauvre bête est malade, mais on ne peut rien y faire. Le vétérinaire a dit que ce n'est pas opérable. Ses jours sont comptés et ça m'attriste beaucoup. Ce chat a grandi avec moi et il représente toute mon enfance.

– Figarooooo ! Où te caches-tu ?

Rien à faire. Aucune trace de mon chat. Il s'est peut-être aventuré trop loin et il s'est perdu. À moins qu'une voiture ou un camion l'ait percuté…

Je préfère ne pas penser à ce scénario. Tant qu'on ne l'a pas retrouvé, il y a de l'espoir.

C'est une drôle de semaine. Mon père est en voyage pour son travail. Ma mère est débordée au bureau et rentre tard le soir. Quant à Figaro, il brille par son absence. Je suis seul dans notre grande maison balayée par la pluie et le vent. C'est une fin de mois d'octobre plutôt morose et déprimante.

Mon unique consolation, c'est que le collège me tient occupé. J'ai des tonnes de devoirs à faire, tous les soirs et les fins de semaine. Et comme je suis

perfectionniste, ça me prend pas mal de temps pour les achever.

Lorsque j'étudie, Figaro vient souvent se coucher près de moi, à mes pieds ou sur une chaise. Je l'entends ronronner et j'aime ça.

– Mais où es-tu donc passé ? Reviens vite, je t'en prie !

J'imagine la pauvre bête blessée et agonisante sur le bord d'un chemin. Cette pensée me déprime.

Une grande frayeur

La voix de ma mère me tire de mes réflexions. Elle est dans la cuisine, en train de préparer le petit déjeuner. Ça sent bon.

– Tiens, je t'ai fait deux œufs avec du bacon, et les toasts sont dans le grille-pain.

– Tu ne déjeunes pas avec moi ?

– Je n'ai pas le temps, je dois y aller. J'ai une réunion dans trente minutes.

Ma mère, Florence, travaille à la ville et, en ce moment, il y a une crise. Des travaux souterrains ont provoqué l'effondrement d'une section de rue au centre-ville. Il n'y a pas eu de blessés, mais une camionnette stationnée près de là a glissé dans le

trou béant, causant beaucoup d'agitation et un intérêt médiatique sans précédent.

En 24 h, les images du véhicule englouti par la terre avaient fait le tour du pays. Depuis, les élus sont harcelés de questions et de demandes d'entrevues. Et comme ma mère est la responsable des communications, c'est la première ligne.

Elle va de nouveau passer son samedi au bureau et je vais devoir encore me débrouiller seul. Mon père, Julien, ne revient que dans trois jours.

Avant de partir, ma mère me fait ses dernières recommandations :

– Pour ton lunch, tu as de la salade grecque, au frigo. Et si je ne suis pas rentrée pour le souper, tu peux manger de la lasagne. N'oublie pas de fermer les rideaux et d'éclairer les lumières extérieures vers 18 h, au plus tard. La nuit tombe vite en ce moment.

Elle attrape son sac, son téléphone et ses clés, et elle se dirige vers la porte d'entrée. Avant de la refermer, elle se tourne vers moi :

– Et si le chat revient, n'oublie pas de le nourrir. S'il y a quoi que ce soit, appelle-moi sur mon cellulaire.

Figaro ! Je l'avais oublié pendant quelques minutes, celui-là. Qu'est devenue cette pauvre bête ? Ça m'angoisse !

Installé sur la grande table de la salle à manger, je sors mon matériel. J'étale mes livres et mes cahiers, regroupés par matière : mathématiques, français, éthique, sciences et géographie sont aujourd'hui au menu. J'ai trois examens à préparer pour la semaine prochaine, rien de moins.

Il fait gris, mais il ne pleut pas. Par contre, il vente très fort. Dans le jardin, les branches des grands érables sont secouées en tous sens et les feuilles mortes tourbillonnent.

Le tonnerre gronde. Je sursaute. Pour me rassurer, j'allume le plafonnier.

Je décide de me lancer dans mon devoir de mathématiques. Résoudre ces équations exige de la concentration, ça va peut-être m'aider à oublier le mauvais temps.

J'ai juste le temps de terminer le premier problème que la lumière vacille et s'éteint.

– Une panne d'électricité ! Je n'ai vraiment pas de chance, cette semaine.

Je me lève et me dirige vers la fenêtre du salon, pour voir si la panne touche également les autres maisons du quartier.

Un bruit fracassant retentit alors derrière moi, suivi par un raclement lugubre, comme si d'immenses griffes lacéraient le mur extérieur de la maison, de haut en bas.

Un frisson glacial me traverse le corps. J'essaie de surmonter la panique qui m'envahit et de me raisonner :

– Respire, Raf, respire… Les monstres, les dragons et les tyrannosaures, ça n'existe pas.

Je prends mon courage à deux mains.

Il faut que j'identifie ce qui a provoqué ce vacarme. Je vais monter à l'étage. De la fenêtre de ma chambre, je pourrai voir sans être vu. Sans faire de bruit, je monte les escaliers et je me faufile dans ma chambre, près de la fenêtre.

Ce que je découvre me rassure aussitôt. Une très grosse branche d'arbre gît en plein milieu du patio. Brisée par la force du vent, elle est tombée sur le toit et a glissé le long du mur.

Je retrouve mon sang-froid et je réfléchis à ce que mon père ferait s'il était présent. J'enfile mon blouson et je sors pour vérifier l'état de la maison.

Le vent s'est calmé et les autres habitations sont aussi plongées dans l'obscurité.

La chute de la branche n'est donc pas à l'origine de la panne. Les dégâts sont moins graves que je ne l'avais imaginé. Le toit semble intact et seulement deux longues éraflures brunes sont visibles le long du mur en vinyle beige. Le patio n'est pas endommagé. Par chance, il était vide, car mon père a déjà rangé le barbecue et les meubles extérieurs, en prévision de l'hiver. Ouf ! Plus de peur que de mal. C'est le calme après la tempête.

Je décide de ne pas déranger ma mère au travail. Elle a bien d'autres problèmes à régler avec son cratère municipal à combler. Inutile de l'inquiéter pour ça. Je lui expliquerai ce qui s'est passé ce soir.

Lorsque je regagne la maison, la lumière est enfin revenue.

Tout est rentré dans l'ordre, mais je ne suis pas complètement rassuré. J'ai un étrange pressentiment.

La mauvaise nouvelle

Après la frayeur que je viens de vivre, je n'ai pas envie de rester seul. Je décide d'appeler mon ami Francis pour l'inviter à faire ses devoirs avec moi. Il n'habite pas très loin.

– Salut, Raphaël. Ça va ?

– Plus ou moins. Je viens d'avoir la plus grande frousse de ma vie.

En quelques mots, je lui résume la situation.

– Tu as eu de la chance que ce ne soit qu'une grosse branche qui te tombe dessus.

– C'est vrai. Mais même si le vent s'est arrêté, je ne suis pas très rassuré. J'aimerais que tu viennes chez moi, pour qu'on travaille ensemble.

– Comme ça, nous serons deux à mourir si, cette fois, c'est tout un arbre qui s'abat sur ta maison !

– Très drôle. Allez, viens, j'ai besoin d'une présence à mes côtés, ça m'aidera à me concentrer.

– Ok, j'arrive.

– Parfait ! Je t'attends.

Assis sur le sofa, je relaxe. J'appuie ma tête sur le dossier et je ferme les yeux. Je savoure le calme et le silence.

Soudain, la sonnette de l'entrée retentit. Je me redresse d'un bond.

Francis !? Déjà ?

Je m'approche de la fenêtre. Ce n'est pas mon ami, mais monsieur Lajoie, le voisin d'en face. Il a l'air mal à l'aise et nerveux. Il sonne une deuxième, puis une troisième fois. Ça semble urgent.

Intrigué, j'ouvre la porte.

– Bonjour, Raphaël. Est-ce que tes parents sont là ?

– Non. Mon père est en voyage et ma mère travaille aujourd'hui.

Contrarié, il se frotte le menton et pousse un long soupir.

– C'est très embêtant !

– Il y a un problème ?

– Oui, un gros. Et l'ennui, c'est qu'il faut régler ça.

L'oreille attentive et le cou tendu, j'attends la suite. Monsieur Lajoie me regarde droit dans les yeux et hoche la tête.

Il commence à me faire peur.

– Tu es assez grand, je crois que je peux te dire la vérité.

Déposant ses mains sur mes épaules, il baisse la tête et déclare dans un souffle :

– Je suis désolé de te l'annoncer, mais il est mort.

Je panique. Mon rythme cardiaque s'accélère et je bafouille.

– Qui ? Un de vos fils ? Cédric, le plus jeune, ou Louis ?

– Aucun des deux. Je parle de ton chat. Je l'ai trouvé dans ma cour, couché sous un buisson.

– Figaro ! Et vous êtes sûr qu'il est…

– Il n'y a pas de doute possible, je te l'assure. On ne peut pas le laisser là, il faudrait que tu viennes le récupérer. Mais je t'avertis, ce n'est pas très beau à voir.

Pris au dépourvu, je ne suis pas certain de ce que je dois faire.

– Euh… Est-ce que j'ai besoin d'apporter quelque chose ?

– Non, j'ai déjà tout prévu. Tu n'as qu'à me suivre.

Je traverse la rue, le cœur lourd. Des larmes brouillent ma vision.

Je sens une boule dans ma gorge. La scène que je découvre me donne envie de vomir.

L'enterrement

Le haut du corps intact, Figaro semble dormir paisiblement. Mais le bas est en décomposition et grouille de petits vers blancs.

– Il doit être là depuis cinq ou six jours, évalue le voisin.

Monsieur Lajoie étend une vieille couverture sur le sol, près du chat.

À l'aide d'une pelle, il dépose délicatement l'animal au centre et en replie les quatre coins. Il place ensuite le tout dans une grande boîte en carton, qu'il scelle avec du ruban adhésif.

– Voilà, mon gars, dit-il en me présentant le paquet, à toi de décider comment en disposer.

J'hésite à le prendre. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire du corps de mon chat ?

Le voisin comprend mon hésitation et me précise :

– Tu as deux possibilités : l'enterrer quelque part ou, encore, le déposer dans le bac à compost pour que les éboueurs le ramassent.

Quoi !? Mettre mon Figaro au compost ? Comme une vulgaire carcasse de poulet, un vieux fruit pourri ou un légume en décomposition. Quelle horreur ! Cette idée me révolte.

Je réplique avec indignation :

– Il n'en est pas question ! Mon pauvre chat ne finira pas au milieu des restes de table et des déchets. Je l'aimais, cet animal. Il a grandi avec moi.

Un sentiment de tristesse m'envahit soudain. Mon ton se radoucit :

– Je vais plutôt l'enterrer entre les arbres, au fond du jardin.

Saisissant la boîte, je traverse la rue et retourne dans ma cour. Je la dépose sur les marches du patio, le temps de reprendre mes esprits.

Il est 15 h 30 et le ciel s'obscurcit déjà. Les nuages sont bas et lourds. La pluie ne va pas tarder à tomber et ma mère ne rentrera qu'en soirée. Il sera alors

trop tard pour enterrer la pauvre bête. Et dans l'état où elle est, je ne veux pas attendre plus longtemps.

Je n'ai pas le choix.

Dans le garage, je saisis une pelle, je récupère la boîte, puis je me dirige vers l'endroit le plus éloigné de la maison.

Mes parents l'ont achetée avant ma naissance. Construites sur le site d'une ancienne érablière, la plupart des habitations du coin ont conservé plusieurs arbres matures sur leurs terrains. C'est probablement en arrière de la nôtre qu'on en trouve le plus grand nombre.

Je commence à creuser près de la clôture. La tâche est difficile, car il y a des racines enchevêtrées un peu partout. Et là où il n'y a pas de racines, il y a des roches.

En quinze minutes d'efforts soutenus, j'ai à peine réussi à faire un trou de la taille d'un ballon de basket. Pour y enterrer la boîte, je vais devoir le faire deux fois plus grand. Mais pour l'instant, une grosse pierre m'empêche d'aller en profondeur.

Je retourne dans le garage me procurer des outils qui me permettront de la déloger, une truelle et un pic.

À genoux dans les feuilles mortes, je tente de tirer le caillou de là. Il est vraiment bien enfoui dans le sol. Patiemment, je racle la terre tout autour et je finis par le dégager. Je sors la pierre du trou et, pivotant sur mes genoux, je prends un peu d'élan pour la lancer sur la gauche.

Mon mouvement est interrompu par une désagréable sensation. Je ressens l'étreinte glaciale de cinq doigts qui se referment sur mon poignet. Je pousse un hurlement de panique.

Une découverte macabre

Francis est mort de rire. Je vais l'assassiner !

– Tu devrais voir ta face, Raf, c'est trop drôle. On dirait que tu viens d'apercevoir un fantôme ou un mort-vivant !

C'est justement ce que j'ai imaginé : la main d'un zombie sortant d'un trou pour m'attirer sous terre. Je sais, c'est stupide. Mais, sur le coup, j'ai vraiment eu peur !

Je prends quelques inspirations pour retrouver mon calme. L'air est frais et ça me fait du bien.

– Pourquoi creuses-tu dans ton jardin ? me demande mon ami. Tu veux cacher un trésor ?

Je le fusille du regard. Il comprend que je ne plaisante pas. Sans ménagement, je lui réponds :

– Non, j'enterre mon chat.

En quelques mots, je lui résume la situation. Il est désolé et se confond en excuses :

– Si j'avais su…

– Tu ne m'aurais pas joué ce tour, c'est ça ?

– C'est sûr ! confirme-t-il en faisant la grimace. Mais la porte du jardin était ouverte. Alors, je suis entré sans sonner, pensant te trouver sur le patio. C'est là que j'ai vu le trou, la pelle et la boîte en carton. Ça m'a intrigué et je me suis dissimulé derrière un arbre. Tu connais la suite, conclut-il en baissant les yeux.

Je ramasse la pelle que je tends à mon ami.

– Bon, j'ai besoin de toi. Tu m'aides ?

– Euh… oui.

– Il est 16 h 15 et il fera bientôt noir. Il faut finir de creuser ce trou. C'est difficile avec toutes ces racines.

– D'après moi, ce serait plus facile avec une pioche, réplique Francis.

– On en a une dans la remise, je vais la chercher.

Une dizaine de minutes plus tard, je donne les derniers coups de pelle.

– Il ne reste plus que cette roche à enlever et nous pourrons enterrer la boîte, constate Francis. Laisse-moi faire, un bon coup de pioche suffira.

Mon copain prend son élan et plante son outil sous la pierre pour la soulever. Un bruit métallique retentit. Nous sursautons.

– C'est quoi ? bafouille Francis.

– Oh là là ! J'espère que nous n'avons pas endommagé une canalisation d'eau.

– Elle ne serait sûrement pas au fond du jardin, entre les racines des arbres, répond mon ami. Non, c'est autre chose.

À genoux, nous creusons tous les deux avec nos mains, délicatement. Un mélange de curiosité et de prudence nous stimule et nous freine à la fois Qu'allons-nous déterrer ?

Nous trouvons une vieille boîte en métal rouillé. Son couvercle est solidement attaché avec de la corde. Elle est pratiquement de la même grosseur que celle que je m'apprête à enterrer.

À l'aide de mon canif, je coupe la ficelle humide et je soulève le couvercle. Notre excitation est à son comble.

Une forte odeur de moisissure se répand aussitôt dans l'air.

De surprises en surprises

En découvrant le contenu de la boîte, je m'écrie :

– Incroyable ! Quelle coïncidence !

– Un squelette de chat ! s'exclame Francis.

– Quelqu'un a déjà eu la même idée que moi !

– Nous avons maintenant deux boîtes à enterrer, se plaint mon ami en récupérant son outil.

En quelques coups de pioche, il agrandit le trou.

Je m'impatiente :

– Dépêche-toi, Francis, il fait de plus en plus sombre.

– Un dernier petit coup sur la droite, et c'est bon, réplique-t-il en prenant son élan.

Un son similaire au premier résonne.

– Non, je n'y crois pas !

Francis se fige :

– Tu ne penses pas que…

– Si tu espères déterrer un trésor, mon gars, tu vas être déçu. Cette seconde boîte ressemble beaucoup à la première, dis-je en m'agenouillant.

Je dégage l'objet, coupe la ficelle et soulève le couvercle. Pas vraiment surpris, j'annonce :

– Et de deux !

Une autre carcasse de chat se trouve à l'intérieur de la boîte, mais plus petite cette fois. Probablement celle d'un chaton.

– Mon prédécesseur aimait les chats.

Il y en a peut-être d'autres.

Notre curiosité piquée au vif, Francis et moi redoublons d'ardeur et commençons à remuer la terre un peu partout entre les arbres. Trente minutes plus tard, nous avons exhumé huit autres squelettes, tous ensevelis de la même façon, comme s'il s'agissait d'un rituel.

– Incroyable, nous sommes tombés sur un cimetière de chats !

Je suis sceptique.

– Le seul problème, c'est que, à ma connaissance, ce genre d'endroit n'existe pas. Et sûrement pas dans le fond du jardin d'une maison ordinaire.

– Crois-tu que ceci soit l'œuvre d'un maniaque ou d'un fou ? me demande Francis, visiblement pas très rassuré.

– Si ces chats ne sont pas morts de vieillesse ou de maladie, ça signifie que quelqu'un les a tués.

En examinant les squelettes de plus près, nous constatons que plusieurs indices paraissent confirmer mon hypothèse. Certains ont le crâne endommagé, d'autres une patte ou la mâchoire cassée.

– Je ne suis pas un vétérinaire ni un spécialiste de l'anatomie des félins, mais plusieurs d'entre eux semblent être morts de façon violente. Regarde le dessus du crâne de celui-ci, il est défoncé.

– C'est cruel ! s'indigne Francis en fronçant les sourcils. Qui a pu faire une chose pareille ?

Le coupable ne peut être qu'une personne ayant vécu dans cette maison avant nous. Mais l'heure n'est pas à la résolution d'énigmes. Il fait froid et il fait noir. Il faut rentrer et j'ai plein de devoirs à faire.

Pendant que je recouvre de terre la boîte contenant la dépouille de mon chat, Francis regroupe